



# 13 FILLES 5 SAISONS

RECUEIL DE NOUVELLES

Les 13 Filles

13 filles, 5 saisons

© Les 13 Filles, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0110-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Préface de Charlotte Allibert

L'écriture est un travail solitaire a-t-on l'habitude de dire. D'ailleurs, on imagine plus volontiers les grands écrivains qui peuplent notre imaginaire, penchés sur leur bureau, absorbés dans leur monde intérieur, qu'échangeant gaiement avec leurs semblables autour d'un café !

Alors, quoi de plus enthousiasmant que de voir des autrices d'aujourd'hui s'unir et déboulonner ce cliché ? À travers ce recueil de nouvelles écrit à 13 plumes, elles nous montrent que l'écriture peut être un moment de partage joyeux et enthousiasmant.

Elles ont choisi « les saisons » comme fil conducteur et chacune pose son regard, sa sensibilité et ses mots sur ce joli thème. Les textes s'enchaînent et chacun renforce la singularité de l'autre. À chaque nouvelle lecture, la palette d'émotions s'élargit, pour le plus grand plaisir du lecteur.

Plus on est de fous, plus on rit, dit le proverbe... Alors j'ai envie de dire, plus il y a d'autrices, plus on rit, on lit, on vibre, on s'émeut, on frémit !

Un immense merci à elles de nous avoir confié leur oeuvre et de m'avoir demandé d'écrire quelques mots pour leur préface. Plus que jamais aujourd'hui, je crois que le livre est un objet magique qui crée du lien entre nous et elles en sont la preuve.

Bonne lecture à tous !

Charlotte Allibert  
Co-fondatrice de Librinova

## Préface de Carène Ponte

L'été et ses rayons de soleil qui réchauffent nos corps, les maillots de bain qu'on enfile avec plus ou moins de facilité et de plaisir avant de se jeter dans une piscine, les barbecues, les soirées qui s'éternisent, les coups de soleil qu'on enduit de crème, les glaces qu'on mange trop vite, les orteils qui prennent l'air...

L'automne et sa palette de couleurs, les feuilles qui jonchent le sol, les promenades en forêt, les photos d'enfants, sourires crispés impatientes ou inquiets, cartables à la main devant les portes des maisons, les flaques d'eau dans lesquelles on a envie de sauter à pieds joints...

L'hiver et son ambiance festive, les sapins illuminés, les cris des enfants le matin de Noël, le froid qui rosit les joues et plonge les mains bien au fond des poches, la neige parfois, que l'on est heureux de voir tomber, surtout si l'on est chez soi sans avoir à bouger, sous un plaid avec un bon chocolat chaud...

Le printemps et son air qui se radoucit, ses fleurs qui poussent et parent les jardins de rouge, de jaune, de violet, les journées qui rallongent, les terrasses qui se font une beauté pour accueillir la saison suivante, les baies vitrées que l'on peut laisser ouvertes à partir de mai parce qu'« En avril ne te découvre pas d'un fil, en mai fais ce qu'il te plait »...

Des saisons qui rythment nos vies depuis toujours et qui sont propices à l'imaginaire, une histoire d'amour de vacances au bord de l'eau, une enquête policière suite à la découverte d'un corps lors d'une balade en forêt, une comédie de Noël (si elle se passe à Santa-les-deux-sapins c'est encore meilleur), une saga familiale qui démarre par la découverte du journal intime d'un aïeul lors du grand nettoyage de printemps.

Des saisons qui sont presque des personnages à part entière tant elles posent un décor, une atmosphère, des émotions.

L'été, l'automne, l'hiver, le printemps, c'est ce que vous retrouverez dans ce recueil de nouvelles écrites par treize autrices. Des textes tendres, drôles, nostalgiques et parfois même suffocants.

Quatre saisons mais pas que... L'imagination n'a pas de limites et c'est ce qui la rend unique.

Carène PONTE

Auteure des romans :

*Un merci de trop* (2016) ; *Tu as promis que tu vivrais pour moi* (2017) ; *Avec des si et des peut-être* (2018) ; *Gros sur le cœur* (2018) ; *D'ici là, porte-toi bien* (2019) ; *Vous faites quoi pour Noël ?* (2019) ; *Et ton cœur qui bat* (2020) ; *Vous faites quoi pour Noël ? On se marie !* (2020) et *La lumière était si parfaite* (2021).

## Back to black

*Ils imaginèrent que tout homme est deux hommes  
et que le véritable est l'autre, celui qui est au ciel...  
Après notre mort, nous nous unirons à lui et serons  
lui.*

Jorge Luis Borges, *Les Théologiens*.

Une nuit de canicule, La Rochelle en février deux mille cent. Sur la terrasse d'une immense cuve, Inès tue le temps, assise contre la rambarde à vingt mètres du sol, dans l'ancien site de stockage d'hydrocarbures. Si jeune et déjà le visage marqué, prématurément vieilli, le crâne rasé et les bras tatoués, short en jean et crop top blanc, des baskets usées.

Des pluies torrentielles sont annoncées, l'humidité est suffocante. Accablée, Inès essuie la transpiration de son cou, promène son regard de la cheminée fumante de l'usine Queval aux lumières de la place Montréal. À portée de vue une vraie Venise verte, une cartographie de canaux ou de miroirs dans lesquels la lune reflète ses formes pleines, délicieusement jaunâtres. Sa lumière chaude embellit les murs végétalisés des immeubles blancs, les gondoles colorées du marché nocturne, arrimées aux quais flottants. Avant l'orage de nombreux clients s'y pressent mais Inès ne les voit pas, comme elle ne voit pas les péniches électriques, des bateaux-taxis collectifs, programmés par les usagers : ici un bateau-librairie, là-bas un bateau-école grouillant d'élèves dès la nuit tombée, plus loin une péniche restaurant. Au-dessus des canaux, des ponts en bois pour rejoindre les quais et les plateformes dédiées aux potagers partagés, dont l'entretien et la production reviennent aux habitants.

Lorsque la chaleur est intenable en journée, La Rochelle dort. Le soir, la vie s'éveille dans les quartiers de l'ouest, entre Saint Maurice et le port, l'ancienne périphérie devenue le nouveau centre, davantage épargné par la montée des eaux. Du Chemin des Remblais au canal Montcalm, une vingtaine de cuves désaffectées converties en ateliers de manufacture et de culture, des salles d'exposition et des scènes de spectacle à ciel ouvert, sur les terrasses, pendant la saison sèche. De larges passerelles foisonnant de verdure permettent d'aller de terrasse en terrasse, de flâner dans une ville au-dessus de la ville, de se perdre dans un labyrinthe de jardins suspendus sur le passé, une Babylone épousant la belle Atlantide.

Personne cette nuit sur les terrasses, aucun spectacle n'est prévu. Seulement un murmure proche, celui du ressac, une berceuse marine qui déjoue l'insomnie d'Inès, la fait bâiller, dodeliner de la tête.

Elle s'assoupit en fredonnant les notes de sa chanson préférée, une mélodie douce et entraînante, sublimée par la plus extraordinaire des voix. Une ancienne ballade soul qu'Inès est la seule à connaître, les paroles usées à force de les répéter comme si elle les avait elle-même écrites. *I died a hundred times...* Ces vers la touchent, tellement ! Ils la touchent et elle ne comprend pas pourquoi : que peut bien signifier *morte une centaine de fois* ? Elle ne le sait pas mais cela lui rappelle son éternelle fatigue, le poids démesuré qu'accusent ses épaules. L'impression d'un temps qui ne passe pas, d'un éternel recommencement.

Tout à coup un bruit aigu, un grincement métallique ; Inès tressaute, et se réveille. En se retournant elle voit sur une autre terrasse, à trente mètres devant elle, une porte s'ouvrir. Celle de la loge des artistes.

Un homme noir apparaît, costume beige en queue-de-pie, trempé de sueur, suivi d'un jeune fort ressemblant, habillé à l'identique, un saxophone soprano à la main. D'un pas ralenti ils avancent vers la balustrade, y admirent le paysage nocturne.

Deux minutes plus tard, une jeune femme menue et frêle sort de la loge. Sa robe bustier est très courte, orange et bouffante, serrée par une ceinture sur laquelle tombe sa longue chevelure noire, en partie relevée en choucroute, une mèche claire chatouillant son front. C'est une Bardot brune qui avance sur la terrasse le pas titubant, une pochette rouge en bandoulière ; c'est une Bardot ou une gamine qui s'obstine à jouer dans la cour des grandes, tatouée sur les deux bras, perchée sur des escarpins trop hauts pour elle.

Le cœur d'Inès bondit, fortement. Amy Winehouse ! Ce n'est pas possible... Est-ce elle, vraiment ? Les yeux ronds de stupeur, Inès peine à le croire.

Abasourdie, elle reste immobile quelques instants, tandis que la jeune femme emprunte la nouvelle passerelle Mandela, dont l'axe principal relie les quartiers nord et sud, de Laleu à La Pallice jusqu'à l'océan.

Les musiciens suivent Amy, et Inès finit par se ressaisir. Elle décide de les suivre à son tour, à distance prudente.

Comme eux Inès quitte la passerelle à hauteur du Parc de Laleu, qu'elle fréquente peu. Une forêt dense de plus de trois hectares, une oasis composée d'une grande diversité d'arbres, de noues paysagères et de bassins pour recueillir l'eau de pluie, parcourus de chemins en bois en partie inondés. C'est la nature sauvage au cœur de la ville, dont un fourré d'herbes hautes qui empêche Inès de

repérer Amy. Elle remonte alors le dédale d'allées surélevées, d'où elle domine le parc et l'installation située au centre : de hauts piquets en acier, disposés en carré, lesquels diffusent de la vapeur d'eau pour rafraîchir l'atmosphère. Au beau milieu du carré Amy est plantée, sa robe orange brillant comme une promesse de feu dans la grisaille.

Excitée, Inès dévale l'allée et traverse le parc à grandes enjambées. Hélas, aucune trace de la petite troupe qui l'a déjà quitté.

Elle rejoint la sortie essoufflée, vaincue. Tout en séchant la sueur de son front, elle regarde à gauche et à droite, tente de ravalier sa déception, le goût amer d'une illusion perdue. Que faire, maintenant ? S'effondrer sur un banc, errer encore dans le quartier des cuves ? Traîner sa peine et ses semelles sur le chemin de l'aéroport ? Elle hésite en avançant sur le trottoir lorsqu'elle aperçoit, au loin, les musiciens descendre l'avenue Henri Hautier.

L'espoir renaît au coin de la rue des Antilles. Inès accélère le pas derrière ceux des musiciens et arrive, une demi-heure plus tard, à la plage Chef de Baie. Elle y voit Amy qui enlève ses escarpins, les abandonne sur le sable, puis marche vers le Havre multiconfessionnel, un lieu de prière sans croix ni minaret, dont la clarté embrase la nuit. Un superbe triangle blanc posé sur un rectangle, un bateau en papier bâti sur pilotis, échoué sur la plage.

L'étonnement d'Inès grandit au fur et à mesure qu'Amy s'engage sur les dalles qui conduisent à l'entrée du temple, bifurque à droite pour emprunter l'escalier extérieur, tandis que les musiciens avancent vers la mer. Ils se postent face à la masse noire éclairée par la lune, l'écume des vagues.

Malgré la chaleur qui la ralentit, Inès prend à son tour le chemin du Havre, dont un mur latéral est tagué avec une inscription en bleu : *recherche saisons désespérément*.

Inès monte jusqu'au bout de l'escalier, se retrouve sur un balcon face à la mer, d'où elle aperçoit les musiciens. Lorsqu'elle se retourne pour rebrousser chemin, elle découvre, de l'autre côté d'une grande baie vitrée, Amy assise face à elle, dans la pénombre.

Avec impatience, Inès descend quelques marches, rentre dans l'édifice par une petite porte qu'elle n'avait pas remarquée. Elle découvre alors la salle de prière, sans décoration ni signe religieux, plafond haut, parquet brut et murs blanchis, deux rangées de bancs en bois installés face à la baie vitrée. Une vue imprenable sur le ciel, l'océan.

Installée au premier rang, Amy est en train d'ouvrir son sac dont elle sort un miroir, un crayon pour les yeux. Ses gestes sont vacillants lorsqu'elle se met à

retoucher son maquillage.

Une scène irréaliste, tellement incongrue ! Et pourtant Inès avance pour rejoindre Amy, s'assoit à ses côtés. Avec précaution elle tend la main pour la toucher, s'assurer qu'elle ne rêve pas.

Doucement Amy tourne la tête vers elle, la dévisage en silence pendant de longues secondes. L'éternité éclairée par son beau sourire blanc, le piercing au-dessus des lèvres, le regard animé d'une curiosité qui étonne Inès, l'émeut.

Tout en griffonnant avec son crayon un autographe sur l'avant-bras d'Inès, Amy parle. S'il restait des doutes les voilà dissipés par son timbre inimitable, rocailleux et chaud, un timbre qui défie la nuit, les astres... Une voix enveloppante qui tremble, et fait trembler :

— Tu ressembles beaucoup à mon amie Joyce.

D'un geste d'eye-liner, Amy demande à Inès la permission de la maquiller. En guise de réponse, Inès s'abandonne, ferme les yeux.

— Disparue en quelques semaines, poursuit Amy. Une espèce de cancer.

Le maquillage terminé, Inès rouvre les yeux et croise le regard d'Amy qui range le crayon et le miroir dans son sac.

— J'ai très peu pensé à elle depuis sa mort. Je m'en souviens à peine.

Inès se racle la gorge, arrive enfin à bredouiller quelques mots :

— Si j'ai bien compris, je ressemble à une morte dont vous ne vous souvenez pas...

Avant qu'elle n'ait fini sa phrase, Amy se lève, lui tapote l'épaule avec condescendance, quitte la salle et le temple.

Se retourner, la suivre des yeux, fascinée, impuissante. Fixer la signature sur le bras, longuement... Ce n'était donc pas un mirage.

Le grondement du tonnerre retentit si fort que les vitres du Havre frémissent. Résignée Inès en sort, remonte la rue de Québec. À l'angle de la rue Jacques Cartier, elle tourne à gauche, rejoint le canal Montcalm en coupant par le port. Sous un ciel chargé d'éclairs elle longe le quai et ses belles maisons flottantes, cubiques et colorées, leurs pontons auxquels sont attachées de petites barques. En face des maisons, un archipel d'îlots en bois aux formes différentes, amovibles en fonction des saisons. Sans but précis, Inès s'engage sur le chemin reliant les îlots ornés d'œuvres d'art, de tables de pique-nique, des abris pour les oiseaux, des arbres.

De retour sur le quai elle passe devant un bateau-taxi, dont le départ pour le Pont de Ré est imminent. Depuis deux décennies le pont n'en est plus un : seule sa courbe haute ressort de l'eau comme le dos d'un géant endormi, support de